Laudatio pour *De la soif* de Laurence Verrey

Prix de Poésie Louise Labé 2025
avec Angèle Paoli

Ce qui n'était pas encore
parole

mais affolement de cailloux
chaos
trous de conscience

ce qui avançait
suffoquant

ou ravagé brûlait
comme poudre

– une accalmie à peine

se tendait
vers les eaux intérieures
vers cet éboulis de lumière

    infiltrée

reconnaissait la faille
    l'orage
    la fêlure

trouvait la force de son dire
dans le noir noyau d'être (p. 9)

Ainsi s'ouvre ***De la soif***, le dernier recueil (paru en 2025) de **Laurence Verrey**, poète suisse francophone que je me réjouis de saluer ici, au nom du jury du Prix de Poésie Louise-Labé qui lui est remis ce soir, conjointement à Angèle Paoli pour son recueil *Voix sous les voix*.

Auteure d'une œuvre poétique déjà considérable, remarquée et primée en Suisse où elle vit et a ses éditeurs – des éditions de L'Aire aux éditions Empreintes et, pour ce recueil, l'éditeur Bernard Campiche [que je salue également] –, Laurence Verrey s'est vu décerner, très tôt, le Prix Schiller pour *Le Cantique du feu*, paru en 1987, et en 2021, à Lausanne, le Grand Prix de poésie Pierrette-Micheloud pour son récit *Lutter avec l'ange* (paru déjà chez Bernard Campiche). Pierrette Micheloud… Celle-là même qui, avec la poète et journaliste Edith Mora, est la co-fondatrice du Prix Louise-Labé en 1964 !

Dans *Lutter avec l'ange*, Laurence Verrey retrace son parcours de vie et d'écriture, entre lutte contre la culpabilité d'avoir volé en naissant, pense-t-elle, la vie de sa propre mère – musicienne ayant abandonné du jour au lendemain le piano, qui était sa vocation, pour se consacrer à ses enfants –, lutte des mots avec la matière, et lutte pour « conquérir la parole » grâce à l'écriture, oser s'affirmer comme poète et écrivaine (en se cachant tout d'abord des siens), et tel un Jacob au féminin, risquer un difficile corps à corps avec « l'Ange de l'écriture » pour s'autoriser à elle-même l'accès à ce pouvoir.

Mais venons-en à *De la soif* – dont Dominique Sorrente, rendant compte récemment du recueil dans la revue *Phoenix*, écrivait qu'il est « sûrement l'un des plus importants dans l'œuvre de Laurence Verrey ».

Le moins qu'on puisse dire est que la poète ne se hâte pas inconsidérément de publier. Ce nouveau livre – un recueil de poèmes en vers libres (« j'ai sauté dans le vers libre comme dans une robe ouverte » écrit-elle quelque part), entièrement dénués de ponctuation sauf parfois, ici ou là, un point d'interrogation ou un tiret – réunit en effet des textes allant de 2010 à 2024, parfois déjà parus en revue, parfois publiés sous forme de livre d'artiste en tirage limité voire unique, et pour beaucoup d'entre eux, inédits. Mais loin de se voir repris dans l'ordre de leur genèse, ils se trouvent entièrement redistribués en une suite de parties, ou de sections, fortement architecturée, que traverse et dynamise le thème de la soif, lui-même indissociable du désir, et du chant, de ses pouvoirs et de ses baîllons (« ce qui restait comme entravé », p. 10, ces « lacets invisibles / qui m'étranglent », écrit la poète, p. 26 – « Parler / cependant seule issue », p. 14). Ce travail de (re)composition et d'agencement autant formel que musical, qui donne au livre son unité, a également pour effet d'arracher les poèmes à leur lieu d'origine et par là, d'accroître leur ouverture au sens, chaque lecteur se voyant amené à tisser des liens d'un poème à l'autre en faisant fi de leurs contextes premiers.

Fièvres, **F**lux, **F**rondes, **F**eux, **F**ugues… Exceptées la quatrième et la septième sections du recueil (intitulées respectivement « Cartes » et « Iles »), toutes les autres sont reliées, musicalement, par l'allitération qui court d'un titre à l'autre, tel un frisson de vague, unissant aussi le feu et l'eau ; et toutes sont reliées par la soif, « tension primordiale » inassouvissable, tout à la fois « creusée et comblée par l'écriture », écrit Laurence Verrey – un thème présent dès ses premiers recueils mais qui atteint ici une dimension plus vaste et comme de plus en plus libérée. On va d'un « je » désentravé ayant (je cite) « balay[é] le vieux silence » (p. 10) à un « nous », même « provisoire comme une maison de feuilles » (p. 30) ; et d'un « ici » insuffisant élargi à l'ensemble du monde.

Anaphore récurrente, dans deux poèmes de la deuxième partie du recueil, l'« ici » désigne ce pays si calme, si tranquille, au bord d'un lac, mais incitant par là-même à la « lente passivité de la pesanteur » (p. 26), voire au sommeil – à quoi riposte avec emportement, alors que toutes « les illusions se noient », un je lyrique « refus[ant] le refrain des résignés » (p. 32) ou

« l'impuissance accablée » (p. 14), dénonçant « Opacité du monde [et] décapitation du sens » (p. 25), et voué à restaurer « la soif qui ne meurt pas » (p. 27) :

> À tâtons dans les caves je sabre des goulots
> je débouche des vins très vieux qui ont gardé
> la mémoire des colères
> je bois des vins violents
> des ciels vengeurs des vents plus libres
> que ma soif (p. 26)

Dans cette parole qui lève, indocile, ensauvagée, et qui prétend, écrit Laurence Verrey, « se déprendre de ce corset réservé à la parole des filles » (p. 10), Dominique Sorrente voit à l'œuvre « une nouvelle voix d'Antigone […] face à la haine accablante », et comme « un testament déposé dans les mains de celles et ceux qui nous suivront ». La « voix d'Antigone » (à laquelle s'identifie explicitement la poète, pour la dresser contre « la haine la revenante qui rôde », p. 39), ouvre en effet la troisième partie du recueil :

> […] mieux vaudrait pour mon esprit accepter
> une fois pour toutes la vie violente
> – mais qu'y puis-je si j'ai choisi la paix
> et non le sang […] (p. 38)

Et cette adresse implicite à « ceux qui nous suivront », comme la tentative de tirer du « noir noyau d'être » une parole capable de faire lever, au-delà, une « verticale fraternité » (p. 20), c'est bien ce qui frappe d'emblée dans ce livre porté par la colère, l'insoumission, l'inquiétude, jusqu'au vacillement de tous les anciens repères (car désormais « nous avançons sans boussole », « entre boiterie et trébuchements », p. 31 et 33), et soulevé par une forme de violence qui est réponse au « bourbier du monde » comme à sa défaite : celle des glaciers qui se fondent en eau, telle une « langue muette » (p. 56), celle des déserts qui avancent, des arbres assassinés, ou des naufragés qui coulent en mer… mais aussi des naufragés du sens ou des « errants de la langue » (p. 30) que nous sommes tous devenus. Mais livre que porte aussi, d'un même mouvement, la nécessité de *traverser* cette violence par l'écriture pour ressurgir ailleurs – et de retourner la défaite en lumière :

> Debout
> tenant tête et déboutant le néant
> à fond de cale percluse la parole
> se redressant […] (p. 33)

Car, conclura le dernier poème :

> à l'impossible joie nous sommes tenus
> […]
> ce n'est pas du lyrisme juste un voyage éphémère
> en guise de *gai savoir* (p. 89).

Voyage ou traversée (de l'écriture – mais aussi d'un paysage ou d'une expérience du monde à l'autre) qui nécessite aussi – par-delà l'affirmation d'une voix, un lâcher-prise du je lyrique (« j'abandonne mon sort à/ ce qui vient et que je ne maîtrise pas », p. 39) qui ressemble à un passage de témoin.

Avec toi, chère Laurence, « nous buvons à la soif qui ne meurt pas » (p. 27) – comme un irrésistible appel à vivre.

Sylviane Dupuis
Paris, le 27 octobre 2025